

Catherine Le Provost



PAR LA FENÊTRE

Catherine Le Provost

Par la fenêtre

© Catherine Le Provost, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6608-3

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Jérôme et Florence avançaient dans le long couloir blanc, leurs pas résonnaient dans le silence pesant. Ils s'étaient rapprochés et, main dans la main, ils avançaient, les mâchoires serrées, les regards perdus dans le vague. On aurait dit qu'ils avaient rapetissé. Jérôme, de marbre, regardait droit devant. Florence, fébrile, observait les carreaux défiler sous le bout de ses pieds.

Un couloir. Un autre couloir.

Le cliquetis des chariots.

Ils se sentaient seuls, égarés dans un labyrinthe de cursives et de formulaires à remplir.

Ils se sentaient seuls, même s'ils croisaient le regard ou le sourire poli et réservé d'un employé. Seuls, dans ce long couloir blanc. Perdus, hagards, noyés dans leur chagrin. Ils sortaient à l'instant de la chambre de Léonce. Assister ainsi à la descente aux enfers de leur fille les dévastait. Ils avançaient, main dans la main, serrés l'un contre l'autre, concentrés à poser un pas puis l'autre, sachant qu'ils ne pouvaient complètement s'appuyer sur l'autre, juste espérer que l'un et l'autre serait suffisamment stable pour éviter la chute de l'un ou de l'autre. Ils le savaient au fond d'eux-mêmes, ils se devaient d'être forts et unis pour aider et soutenir leur fille récemment hospitalisée. Ils le devaient, oui, mais y parviendraient-ils ? Les images se bousculaient dans leurs têtes embrouillées.

STOP ! Pause. Arrêt sur image.

Tout était allé si vite, ils étaient encore hébétés, revoyant sans cesse les souvenirs défiler d'une Léonce rieuse dévalant l'unique allée de leur quartier sur son nouveau VTT. C'est cette image-là qu'ils voulaient conserver et non celle de leur Léonce effondrée, apathique, mutique qu'ils venaient de quitter. Tant de choses en si peu de temps, et ce verdict implacable auquel ils avaient dû faire face, l'un au bord de l'évanouissement soutenant l'autre vacillant, l'un affolé s'appuyant sur l'autre paniqué. Deux pièces déboîtées d'un immense puzzle éclaté. Leur vie simple et routinière avait basculé en scénario d'horreur lorsqu'un gendarme leur avait annoncé avec gravité qu'un accident était arrivé. Tout avait alors chaviré. Plus rien n'importait que la vie. Maintenir la vie à l'intérieur de leur fille. Ils avaient eu les infos au compte-goutte. Léonce était en

station de soins intensifs. Stabilisée. Attendre. Il fallait attendre. Leurs cerveaux en ébullition s'évertuaient à tenter de comprendre ce magma d'informations dévastatrices. Ils ne pouvaient rien faire qu'espérer.

Et prier.

Oui, prier.

Alors qu'ils ne l'avaient jamais fait ! Ils s'adressaient à Dieu. Peu importe le nom qu'on pouvait lui donner, ils priaient une instance supérieure aux pouvoirs surnaturels, l'implorant de laisser leur trésor en vie. Ils priaient pour que leur fille adorée sorte du coma. Après des heures et des heures d'attente interminable vint l'immense soulagement du pronostic vital : hors de danger ! Mais Léonce avait été amputée de sa jambe. Dans cette confusion de sentiments et d'émotions, ils ne retenaient que la bonne nouvelle : hors de danger ! La seconde phrase restait en suspens, impossible à intégrer. Florence s'était jetée dans les bras d'un Jérôme tentant de rester debout sous la déflagration. Leurs corps fracassés. Leurs cœurs pulvérisés.

Oui, ils remerciaient ce Dieu auquel ils ne croyaient pourtant pas jusque-là, d'avoir laissé la vie sauve à leur fille chérie, et, en même temps, l'annonce brutale, violente d'une amputation entravait ce flot de gratitude de sentiments de révolte, d'injustice et de colère immense. Comment traverser tous ces états émotionnels si extrêmes, la vie, la mort, la perte, et trouver en eux la force d'être deux piliers inébranlables pour aider et soutenir Léonce dans cette épreuve ? Pourquoi ? Pourquoi ça ? Pourquoi eux ? Pourquoi elle ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Toutes ces questions tournaient en boucle depuis des jours dans leurs têtes.

Ils avançaient ainsi silencieux dans le long couloir blanc.

*

Léonce, sortie du coma et des premiers soins, avait instinctivement capté la férocité de la situation, et depuis aucun mot, aucun son n'était sorti de sa bouche. Elle était allongée sur son lit. Le regard fixé sur la fenêtre. La vue était belle. Les branches d'un arbre bougeaient au gré du vent, parfois quelques oiseaux plus

curieux s'aventuraient sur le garde-corps de la fenêtre.

Jérôme et Florence étaient désespérés. Rien n'y faisait. Peu importait comment ils se conduisaient, s'ils lui offraient des friandises, des petits cadeaux, des mots de ses camarades, Léonce ne les regardait pas. Léonce ne les voyait pas. Elle restait là, le regard attiré par l'extérieur. Prostrée.

Allongée sur ce lit d'hôpital. Elle était là, sans être là. Les yeux rivés sur la danse des branches. Les heures passaient. Les jours s'égrainaient. Et rien ne changeait. Toujours le même rituel. Pourtant, Florence et Jérôme ne lâchaient rien, ils multipliaient les approches, tentaient des diversions.

— Ma chérie, faut que je te raconte ! Ce matin, à la boulangerie, j'ai croisé Mme Ferrand, tu te rappelles, la vieille dame qui habite près de l'école, eh bien, tu sais quoi ? Florence faisait, comme à l'accoutumée, les questions et les réponses.

— Elle a trouvé hier dans son jardin un chaton égaré ! Oh ! Un tout petit. Elle m'a montré une photo sur son portable. Elle était tellement fière d'avoir réussi à le prendre en photo. Si tu avais vu ça ! Il est trop craquant ! Noir avec deux pattes toutes blanches. On dirait deux petites chaussettes !

Sa mère, se voulant la plus désinvolte possible, allait et venait dans la chambre, sortait des objets de son sac, rangeait des vêtements dans la petite commode et jetait discrètement des coups d'œil sur sa fille.

— Mme Ferrand est très embêtée, elle a déjà un vieux chat, elle ne sait pas si elle va pouvoir le garder, à son âge, ce n'est pas évident... Bon, elle va sans doute mettre une annonce à la boulangerie, c'est ce que Solange, la vendeuse, lui a conseillé.

Florence s'était plantée au pied du lit :

— Je me suis demandé... Enfin... Je me suis dit que peut-être nous pourrions...l'adopter, ce petit choupinet noir et blanc ? Hein ? Léonce ? T'en penses quoi ?

Elle essayait tant bien que mal de s'habituer à ces longs monologues.

— Tu sais, j'ai quasiment convaincu ton père. Bon, je n'ai encore rien dit à

Mme Ferrand. D'abord, je voulais voir avec toi : ça te ferait plaisir ? Ça te dirait, un chaton tout mignon ?

Aucune réaction.

Le silence.

Le néant.

Ne se laissant pas démonter, elle continua sur un ton qui se voulait léger :

— Après, on lui trouvera un joli nom. Pour ça, je te fais confiance, t'as tellement d'imagination ! Dis, t'en penses quoi ? Hein ? Léonce ? ?

Florence venait de se mettre face à sa fille et attendait le cœur battant, un peu comme au casino lorsqu'on introduit la dernière pièce dans la machine à sous.

Léonce fixait la fenêtre et les branches de l'arbre. Rien en elle n'avait bougé. Aucun battement de paupières. Aucune réaction. Pas un mouvement. Rien.

Le néant.

Sa mère ne lâchait rien. Elle poursuivait sur le même ton de frivolité :

— On ira acheter un panier, la litière, ah oui ! Et aussi un arbre à chat ! Ils aiment bien ça, les chats. Je m'en souviens, grand-père Marcel en avait construit un magnifique...

Léonce ne réagissait toujours pas. Aucune expression sur son visage, pas même à l'évocation de Marcel, son bien-aimé grand-père. Florence savait que sa fille entendait bien, les médecins le leur avaient certifié. L'ouïe était intacte. Quant à la durée de ce mutisme, le corps médical ne pouvait se prononcer.

Le choc, répétaient-ils en boucle, le traumatisme du choc. La consigne principale était de rester le plus normal possible. Florence ne baissait pas les bras. Ce n'était pas le genre de cette jeune femme dynamique. Depuis l'accident, elle avait passé ses nuits à lire des articles sur Internet, et avait ainsi élaboré plusieurs stratégies possibles.

Elle ravala sa salive, se mit à fouiller dans son sac. C'était une besace fourre-tout qui recelait nombre de trésors pouvant toujours servir.

— Tiens ! Ma chérie, regarde ce que j'ai trouvé hier soir à la médiathèque du

rez-de-chaussée, je crois que, celui-ci, c'est la suite de...

Elle n'eut guère le temps de terminer sa phrase. D'un geste brusque, Léonce avait déjà fait valser le livre loin de son lit, envoyant au passage valdinguer la tablette où était posé son déjeuner. S'ensuivit une avalanche de coups de poing. Elle tapait, tapait, tapait sur son matelas, cognait, cognait, cognait à tout va ! Ses bras moulinaient encore et encore attrapant tout ce qui était à proximité. Sa mère esquiva un oreiller, une bouteille d'eau, une bouillotte et des pinces à cheveux. Tout y passait.

Une colère blanche sans aucun son parcourait le corps de Léonce de bas en haut, de haut en bas, de droite et de gauche. Elle n'était plus que folle fureur. Comme une onde de choc qui s'emparait d'elle et qui cherchait à tout pulvériser, objets et personnes, sans distinction.

Dégagez d'ici !!

Foutez-moi la paix !

Dégagez !

Dégagez !

Dégagez !

C'était ainsi que s'exprimaient ces mots qui ne pouvaient sortir de sa gorge. Ce n'était pas le premier incident de la sorte. Florence ne pouvait pas dire qu'elle s'y habituais, mais désormais elle connaissait le processus. Elle n'était plus autant décontenancée et choquée par ces accès de rage impétueux, d'une rare violence. Elle laissait faire, un peu comme on laisse l'orage et ses gros grêlons passer. Se mettre à l'abri et observer ce spectaculaire déchaînement de forces aussi soudaines qu'inattendues.

À l'écart, elle attendit patiemment, témoin impuissant, que les convulsions s'espacent et avec une douceur infinie repositionna la couverture sur Léonce. Pantin sauvage désarticulé, le regard égaré, totalement absente, elle fixait à nouveau les branches de l'arbre.

Florence regroupa les objets épars, se saisit du roman, s'assit dans l'axe de la

fenêtre et, le moment venu, d'une voix calme et posée en commença la lecture.

*

Jérôme quant à lui avait opté pour un style qui se voulait plus détendu, enfin, plus qu'à la normale. Il s'y essayait et multipliait les tentatives de plaisanteries.

— Tu te rappelles, Léonce, quand Marcel avait réparé le tracteur tout rouillé de son père et qu'on avait fait le tour du village assis dans la vétuste remorque, le derrière dans les vieux sacs de pommes de terre ? Ah ! Qu'est-ce qu'on puait le crottin à notre retour !

Il s'esclaffait à ce souvenir. Tout seul. Rien n'y faisait. Léonce fixait continuellement la fenêtre. Rien jusqu'à présent ne l'avait sortie de son apathie, de ce mutisme glaçant. Jérôme et Florence étaient à bout de forces et de ressources.

Ce jour-là, ils avaient rendez-vous avec la psychologue du service, ce n'était pas la première entrevue.

Ils s'étaient crus forts et solides, ils avaient imaginé transcender cette épreuve tant leur amour de parents pour leur fille était immense, mais emportés par ce tsunami émotionnel, ils arrivaient au bout de leurs réserves. Totalement démunis, ils butaient contre la forteresse dans laquelle leur fille s'était enfermée, ce rendez-vous était plus que bienvenu.

Quel ne fut pas leur étonnement en entrant dans le bureau d'y trouver Amélie, la psychologue référente, entourée de deux drôles d'individus multicolores affublés de perruques étranges, de gants à clochettes et de chaussures à grelots, des clowns !

C'était quoi, cette plaisanterie ? Ils n'avaient pas le cœur à rire, et pourtant, croiser leurs regards de trublions ouvrit soudain une parenthèse de légèreté joyeuse, telle une bulle d'air frais.

Léonce n'aimait pas quand ses parents quittaient la chambre. Mais elle n'aimait pas non plus quand ils l'observaient ainsi, alors qu'ils tentaient avec des blagues de maternelle de la faire rire ou, du moins, sourire.

Faut qu'ils arrêtent ça ! Je suis plus un bébé ! Je suis pas débile ! Je veux juste retrouver ma jambe ! Ils me saoulent tous !

Elle jeta un coup d'œil furtif sur son téléphone. Encore un SMS. Mode avion. Léonce ne voulait plus rien savoir. Julie, sa cousine, lui avait encore écrit. Elle n'avait pas répondu. Elle ne voulait plus voir personne. Plus parler avec personne. Plus rien entendre des uns et des autres.

Ils croient quoi ? Hein ? Que je vais me taper la discut ?

Elle avait mal. Trop mal. Au corps, au cœur, à tout son être. Tous les jours, toutes les heures, à chaque minute, à chaque seconde... Elle avait mal ! Plus rien, plus rien ne serait comme avant.

Ils peuvent pas comprendre ! J'ai mal où je devrais plus avoir mal ! Je suis un monstre !

Qui va me croire ? J'ai plus de mollet et j'ai mal ! Terminé ! Je parle plus à personne ! Ni à Julie, ni à Malo ou à Franck ! Papa ou maman non plus ! Et surtout pas à tous ceux en blouse blanche ! Qu'ils aillent se faire f...tre !

Léonce savait que ses parents essayaient de communiquer, ils cherchaient sans cesse son regard. Ils étaient si tristes et cela la troublait. Elle ne voulait pas leur faire davantage de peine, mais c'était plus fort qu'elle, elle ne voulait plus voir, ni parler à personne. Sa gorge était nouée. Autour de son cou, une cravate invisible se serrait davantage à chaque respiration. Elle avait tant pleuré et gémi que plus un seul sanglot ne pouvait se frayer de chemin. La source des larmes s'était tarie et, avec elle, celle des sourires aussi. Un mince souffle la traversait encore. Un seul refrain tournait en boucle dans sa tête : retrouver sa jambe ! Elle aurait voulu leur crier, à ses parents, à tous de retourner là-bas ! Oui ! C'était ça !

Allez-y ! À côté de mon VTT ! Y a ma jambe ! ! Elle attend qu'on vienne la chercher ! Foncez !